



DANS LES COULISSES

— D'UN —

MIRACLE

JEAN-LUC TRACHSEL
Préface d'Heidi Baker

EDITIONS
PREMIERE
PARTIE



Cet extrait vous est offert par les
éditions Première Partie
en partenariat avec
Un Miracle Chaque Jour

DANS LES COULISSES D'UN MIRACLE

JEAN-LUC TRACHSEL

Avec la collaboration
de Joël Reymond

DANS LES COULISSES D'UN MIRACLE

JEAN-LUC TRACHSEL

Avec la collaboration
de Joël Reymond

EDITIONS
PREMIERE
PARTIE 

1

APPELÉ DÈS L'ENFANCE

J'appartiens à la cinquième génération d'une lignée de chrétiens engagés : prédicateurs, pasteurs et compositeurs de cantiques. Mes ancêtres viennent de l'Oberland bernois et parlent le dialecte suisse alémanique. Ils sont membres d'une famille d'églises bien connue là-bas, les *Brüderverein*, en français « assemblées de frères », conservateurs et perfectionnistes, qui fut initialement un mouvement de réveil. Du côté de ma mère, mes ancêtres étaient anabaptistes avant de rejoindre les *Brüderverein*.

Mon grand-père paternel était un petit paysan de montagne comme la plupart des « frères » du mouvement. Il avait une responsabilité de type pastoral puisque sa ferme accueillait l'une de ces assemblées. Sa femme, ma grand-mère Rösi, était connue dans toute la région : elle travaillait aux cuisines lors des conférences de Steffisburg, ralliement annuel des assemblées où se retrouvaient deux à trois mille personnes autour de la lecture de la Bible et de la prédication de l'Évangile.

J'ai pour ma grand-mère paternelle Rösi une affection particulière doublée d'une immense estime. Comme beaucoup de familles, mes grands-parents se sont retrouvés confrontés à des difficultés matérielles pendant toute la période de la Deuxième Guerre mondiale. Pour subvenir aux besoins de sa famille et rendre service à cette population de montagne qui souffrait d'autant plus du froid, mon grand-père transportait, en télécabine, de la tourbe destinée au chauffage des foyers. Ils

habitaient au lieu-dit Buehl, au-dessus de Frutigen, dans les Alpes bernoises. Un jour de 1944, la télécabine s'est ouverte et mon grand-père est tombé dans le vide, se tuant. Il a laissé un petit garçon de deux ans (mon père) et une veuve enceinte d'un deuxième enfant. Ma grand-mère est alors descendue dans la vallée, à Frutigen, où elle a travaillé dans l'industrie avant de changer de région et de gagner Delémont dans le Jura. Elle a trouvé là-bas un travail dans les chemins de fer et a élevé seule ses deux fils, sans jamais se remarier.

Parmi ses petits-enfants, j'ai toujours eu une place particulière en tant qu'héritier de la lignée, puisque j'ai souhaité donner une place capitale à l'évangélisation dans ma vie. Rösi est une femme de Dieu qui a essuyé vents et marées et gardé une foi intacte et fervente. Elle a prié pour notre famille toute sa vie et continue à le faire, alors que je rédige ce livre. Elle est âgée de 98 ans. Régulièrement, les anges viennent la réveiller la nuit pour prier pour moi. C'est la seule raison pour laquelle elle vit encore, me répète-t-elle souvent.

Dans le Jura, mon père a fait des études de mécanicien sur machines. Il s'est ensuite orienté vers une carrière d'instituteur puis, profitant des débuts de l'informatique, il est devenu analyste programmeur. Mon père était doté d'un esprit de pionnier, toujours à l'affût des nouveautés et des opportunités professionnelles et spirituelles. Ce trait de caractère s'exprimait également dans le domaine de la foi. Il était assoiffé de Dieu comme l'avaient été nos ancêtres. Les *Brüderverein* n'étaient pas spécialement ouverts à la dimension miraculeuse et surnaturelle, même si cette dernière avait été présente à la naissance du mouvement. Mon père a découvert l'expérience charismatique dans le Jura, en compagnie d'autres jeunes. Sa soif de Dieu l'a amené à rejoindre la Porte Ouverte chrétienne, près de Chalon-sur-Saône, un centre de formation et d'envoi, alors récemment fondé par Albert Burkhardt. Puis il s'est rendu en Angleterre, au Collège biblique Elim, c'est-à-dire dans une communauté pentecôtiste. À l'époque, les gens qui se formaient dans cette école partaient en mission en Afrique ou dans le Mato Grosso¹. Mais mon père avait reçu une conviction différente. Sa terre de mission se révéla être sa propre nation, la Suisse. Revenu au pays, il travailla dans les services informatiques de plusieurs grandes structures avant

¹ État situé à l'Est du Brésil.

de lancer sa propre entreprise, au travers de laquelle il équipa notamment des hôpitaux romands de systèmes informatiques. Il a participé au développement en Suisse d'un mouvement d'entrepreneurs chrétiens, les « Hommes d'affaires du Plein Évangile ». Ce mouvement, créé en 1952 aux États-Unis et qui a ensuite essaimé partout dans le monde, a bercé ma propre jeunesse.

Alors que mon père nous a enseignés à avoir une ligne de conduite, ma mère Yvonne nous a entourés de tout son amour. Papa partait tôt le matin et revenait tard le soir. Maman était toujours présente pour mes deux sœurs cadettes et moi-même. Elle nous a consacré sa vie. Tous les soirs, elle venait prier avec nous au pied de notre lit. Avec mon père, elle nous a raconté à peu près toutes les histoires de la Bible et nous a transmis la crainte de Dieu. Quand j'étais en proie aux soucis, c'est elle qui me caressait le front pour me rasséréner. Elle a également eu la patience de passer beaucoup de temps avec nous pour jouer. Je me souviens de longues parties de Memory, de Hâte-toi-Lentement² et de Charret³ à ses côtés.

C'est une femme coquette qui a toujours pris soin de son maquillage et de ses mains, même si le budget familial ne permettait pas d'excès dans ce domaine. Depuis toujours et aujourd'hui encore, elle continue de paraître bien plus jeune que son âge. Elle m'a transmis un caractère un peu anxieux, le goût du chic et de l'élégance. Ces attributs lui venaient eux-mêmes de son père, agriculteur de Courfaivre dans la région de Delémont.

Un garçon à part

J'ai rencontré Dieu à l'âge de cinq ans. Je me souviens précisément de ce moment où j'ai été confronté à une présence invisible, très réelle et à la certitude que sans Dieu, j'étais perdu. C'est ce que la Bible appelle une « conviction de péché » et mon jeune âge ne jouait aucun rôle dans cet état : j'étais un tout petit être face à un Dieu saint. Je suivais alors déjà mes parents au culte et à d'autres rassemblements chrétiens mais cette rencontre fut personnelle. C'est ce jour-là que j'ai donné ma vie à Dieu.

2 Nom donné au jeu des petits chevaux en Suisse.

3 Autre nom donné au jeu de la marelle.

Environ une année plus tard, j'étais dans la chambre de mes parents, en pyjama. Ils étaient au courant de ma première expérience avec Dieu et m'ont proposé de recevoir le Saint-Esprit, comme il est écrit dans la Bible. Ils ont prié pour moi et m'ont imposé les mains. J'ai alors été saisi dans tout mon être, submergé par une chaleur inexplicable et emplie de la tête aux pieds d'un feu invisible. J'ai commencé à parler et à chanter dans de nouvelles langues que je ne comprenais pas moi-même. Cette caresse divine est encore inscrite en moi aujourd'hui. La Bible me permet de désigner ce mystère : c'est une portion de Dieu qui s'est logée en moi. Le Nouveau Testament dit que nous sommes enfants de Dieu par adoption. Saint Paul emploie souvent l'expression : « Christ en vous ». Au cours de cette expérience, j'ai ressenti fortement l'appel que Dieu me lançait : annoncer sa Parole à travers le monde.

Je n'ai rien vécu de particulier à la suite de ce baptême d'Esprit. Ma famille et moi-même avons pris conscience cependant que je développais peu à peu une sensibilité à la voix du Ciel. Alors que mon père préparait une réunion de ses « Hommes d'affaires du Plein Évangile » dans la capitale jurassienne, Delémont, j'ai prononcé à l'avance le nombre de personnes qui y assisteraient : 109. Ce chiffre représentait un public bien plus important que d'habitude et effectivement, le nombre fut correct. Cette forme de prescience s'est répétée plusieurs fois. Mes parents ont ainsi vu la main de Dieu sur ma vie.

Dans mes jeunes années, je les ai simplement suivis dans leur marche avec Dieu. Mes parents nous ont intégrés pleinement, mes sœurs et moi, à leur service, à leurs réunions et à leurs voyages. J'ai vécu de nombreuses conventions chrétiennes, couché sous la chaise de mes parents, dessinant ou lisant un livre, m'imprégnant de l'ambiance.

J'ai été éduqué avec une profonde attention au texte et à la morale bibliques. Mes parents étant en même temps à l'affût de la nouveauté, dans le monde professionnel comme dans le monde des églises, j'ai fréquenté très tôt les prédicateurs d'obéissance charismatique, en particulier ceux qui rayonnaient au niveau international. Le Français Jean-Louis Jayet, précurseur dans l'organisation de grandes campagnes d'évangélisation en francophonie, qui avait ses entrées chez les présidents africains. Il fut ma première inspiration spirituelle. J'ai allègrement repris ses messages ; ou encore Samuel Hatzakortzian, un Arménien qui prê-

chait comme un lutteur et recevait des paroles de connaissance⁴. Parmi eux, Demos Shakarian, le fondateur des « Hommes d'affaires du Plein Évangile », de famille arménienne également et auteur du best-seller *Les gens les plus heureux sur Terre* ; citons encore T. L. Osborne et John Osteen. Tous étaient des hommes de foi, remplis du Saint-Esprit, ouverts au surnaturel et à la guérison divine.

C'est là que j'ai vécu mes premières réunions dans l'unité, avec Thomas Roberts, pasteur gallois de Paris et le Cardinal Léon-Joseph Suenens (1904-1996), prêtre charismatique, ancien primat de Belgique et qui fut l'un des quatre animateurs du Concile Vatican II⁵.

J'ai reçu ma première Bible à l'occasion de mon huitième anniversaire et je la lis fidèlement depuis ce jour. Plus d'une fois, en me levant le matin, j'ai aperçu mon père assis sur le canapé du salon, Bible sur les genoux, les yeux fermés, dans un profond recueillement. Il avait pour habitude de lire la Bible chaque matin aux petites heures. J'en ai été impressionné et j'ai suivi ce modèle. J'étais aussi très attiré par les récits des réveils religieux du passé et plus encore par les biographies des prédicateurs qui exerçaient un charisme de guérison des malades. Ces récits m'attiraient et ont marqué mon imagination. Telle fut ma première formation de prédicateur.

Socialement toutefois, nous étions des gens à part. Petite mosaïque, la Suisse est marquée ici et là par de fortes identités locales. À l'époque, cela pouvait être difficile à vivre ! Dans le Jura, nous étions une famille bernoise (mes parents parlaient le dialecte alémanique) au milieu d'une population francophone globalement nationaliste. La région était alors en plein conflit séparatiste, lequel a donné naissance en 1978 au canton autonome du Jura. Des fermes favorables aux Bernois furent incendiées. Mon école n'était pas comme ces écoles de banlieue qui défraient aujourd'hui la chronique et pourtant, les chaises volaient à travers la classe et il arrivait que les couteaux sortent des poches. En plus de cela, mes parents affichaient leurs convictions.

4 Révélation faite à certains croyants de quelques détails de l'omniscience de Dieu, à propos d'une situation vécue auparavant ou présentement par une tierce personne. Saint Paul y fait référence dans 1 Co. 12, 8.

5 Concile œcuménique lancé par le pape Jean XXIII. Il symbolise l'ouverture de l'Église catholique à la culture contemporaine et au monde moderne.

Ma rencontre avec le Seigneur et mon choix de me donner à lui, notre particularité sociale et nos aspirations familiales ont eu pour conséquence de me mettre en marge, dès mon enfance, de mon entourage social. En classe, j'étais même le souffre-douleur. Régulièrement, lorsqu'une bagarre éclatait dans le préau, un attroupement se formait autour de deux élèves. J'étais toujours l'un d'entre eux, exposé déjà à l'attention et aux coups de poings. Je me faisais régulièrement frapper par un camarade nommé Mauro, jusqu'au jour où mon père m'a dit : « Jean-Luc, il faut te défendre ». J'ai donc pris mon courage à deux mains et dès le lendemain, je me suis imposé pour garantir ma protection. J'ai cogné. Mauro et les autres enfants n'ont plus cherché à m'embêter. Je suis resté un garçon sans véritable ami. Cet isolement ne me faisait pas particulièrement souffrir, même si j'ai ensuite accueilli notre déménagement dans le canton de Fribourg avec un sentiment de libération. J'avais onze ans.

Travail pionnier en terre fribourgeoise

Pour autant, j'ai continué à subir un certain nombre de tracasseries, dans la mesure où je ne participais pas aux activités des jeunes campagnardes et autres sorties en discothèque. Mes camarades se moquaient également de mes habits de deuxième main. Je portais une veste d'hiver rembourrée, à l'effigie d'un club de hockey sur glace tessinois que j'avais reçue, alors que mes nouveaux camarades portaient le maillot du hockeyclub Fribourg-Gottéron, véritable fierté cantonale. Cette guerre des clubs n'avait pour moi aucun sens. Je voulais juste une veste chaude. J'ai appris à m'affirmer, quelles que soient les opinions des autres.

Je n'étais pas un élève spécialement brillant à l'école. Cependant mes parents m'ont toujours soutenu et même poussé à donner le meilleur de moi-même. J'aspirais à ressembler davantage à mes camarades par souci d'intégration, mais mon caractère s'est forgé en allant à contre-courant et en apprenant à penser différemment. J'ai pris conscience qu'au fond, c'était un privilège d'être différent.

Quand nous nous sommes installés dans le canton de Fribourg, mon père, fidèle à ses habitudes, a créé sur place un nouveau chapitre (grou-

pement local) des « Hommes d'affaires du Plein Évangile ». Fribourg était, comme le Jura, un canton catholique. Siège d'un évêché qui s'étendait jusqu'à Genève, le canton ne comptait aucune église évangélique (les quelques tentatives d'implantation n'avaient pas été couronnées de succès). Je rendais des services aux « Hommes d'affaires du Plein Évangile », en accueillant les affiliés à l'entrée et en rentrant leurs coordonnées dans une base de données. Chez nous à la maison, leurs rencontres fraternelles régulières étaient simples, intimes et favorisaient l'échange personnel.

Mes parents ont également lancé des réunions de prière ouvertes les mardis soirs. Il y venait un public de catholiques avides des choses de Dieu. Beaucoup de personnes ont retrouvé dans ce cadre une foi personnelle et vivante. Là encore, je me souviens d'une vingtaine de voitures garées devant notre maison de Lussy, des meubles du salon que nous devions chaque fois déplacer pour accueillir tout ce monde. Mon père accompagnait les cantiques à l'accordéon et ma mère à la guitare. J'aidais à préparer la salle et je nettoyait les toilettes.

L'œuvre portée par mes parents est finalement devenue un mouvement de réveil. Quant aux deux chapitres de Neyruz et de Savigny des « Hommes d'Affaires du Plein Évangile » que mon père fréquentait, ils étaient parmi les plus fournis du pays. Un certain nombre de familles avait goûté à l'action de Dieu d'une manière nouvelle et ces gens voulaient pérenniser cette expérience. Mon père ne voulait pas créer de nouvelle église mais souhaitait rester fidèle à un mouvement charismatique au service de tous.

Au bout d'un certain temps, il a fourni aux gens qui se réunissaient chez nous une liste d'églises et de paroisses de la région. Cependant, aucune n'était à leur convenance. Dès lors, le chemin était clair : il fallait créer une nouvelle église. Nous étions désormais connus. Le succès du témoignage de mon père avait aussi créé des jalousies quant au partage du territoire ecclésial. Alors que nous cherchions un lieu et un bâtiment pour accueillir nos rencontres, de nombreuses oppositions se sont manifestées. Pendant plus de cinq ans, nous n'avons trouvé personne qui veuille nous vendre des locaux pour héberger nos rencontres.

L'année où tout a basculé

Ma vie a basculé quand j'ai décidé de répondre personnellement à l'appel de Dieu. Il s'agit de l'année où j'ai terminé ma scolarité obligatoire. Quelques événements m'ont mené à faire ce pas.

Le premier eut pour cadre une convention européenne des « Hommes d'affaires du Plein Évangile » qui eut lieu à Grenoble. J'étais dans mon élément au milieu de ces centaines d'hommes et de femmes d'affaires qui assistaient à ces conférences. J'ai quitté les rangs et suis sorti de l'auditorium pour prendre une pause. Dans le corridor de sortie se trouvait un homme accoudé à la rambarde, au bas d'un escalier. J'ai immédiatement su qu'il était malade de l'estomac et que Dieu voulait le guérir. C'est ici la *parole de connaissance* qui est une des manifestations de l'Esprit Saint chez les croyants (*voir note 4*). J'en ai donc fait part à cet homme et j'ai ensuite prié pour lui.

Nous étions au mois d'avril 1986 et mes examens approchaient. Mes projets d'études supérieures n'étaient pas clairs. Je ne savais pas quelle orientation professionnelle je souhaitais donner à ma vie. J'avais le choix entre une école professionnelle, des études supérieures ou l'apprentissage. Le délai pour me décider et chercher une place était très court. Au culot, j'ai envoyé mon dossier à la banque régionale. Or une telle place d'apprentissage était convoitée et même prise d'assaut. La clôture officielle des candidatures était fixée au mois d'octobre précédant la future rentrée scolaire. J'avais donc sept mois de retard. Et la banque m'a contacté peu après pour me fixer rendez-vous. Le candidat qu'ils avaient retenu parmi une cinquantaine de postulations venait de se désister. C'est ainsi que j'ai obtenu cette place en apprentissage. Si je m'étais présenté par la voie dite classique, sept mois plus tôt, venant de la filière littéraire, avec des notes passables voire moyennes, je n'aurais eu aucune chance. La Bible ne dit-elle pas : « *Heureux ceux qui placent en toi leur appui ! Ils trouvent dans leur cœur des chemins tout tracés !* » (Psaume 84, 5).

Le troisième événement eut pour théâtre une « Bible week » dans le Somerset anglais, un de ces séjours de vacances spirituelles où nos parents nous emmenaient année après année. Un public de plusieurs milliers de personnes s'y était rassemblé. Le climat de prière était tel

qu'on pouvait palper la présence de Dieu. Lors d'une assemblée de prière, un adolescent se tenait devant moi dans les rangs. Il était à peine plus jeune que moi mais déjà complètement chauve. J'ai vu ses cheveux repousser sous mes yeux en quelques minutes alors que nous étions en pleine louange. Ce jeune homme est ensuite monté sur la scène pour témoigner de ce qu'il avait vécu : un miracle venait de se produire. Je n'avais encore jamais expérimenté de la sorte cette présence de Dieu immédiate qui nous environne et nous guérit. Un autre signe m'a marqué durant cette semaine biblique anglaise : un souffle bruyant a balayé l'assistance, signe tangible du Souffle de Dieu, c'est-à-dire de l'Esprit Saint. Pour nous qui avons été touchés par ce souffle, il était clair que ce n'était pas un phénomène météorologique normal.

En revenant du Somerset, nous avons organisé une colonie d'évangélisation dans un camping, au bord du lac de Neuchâtel. Nous étions une petite équipe issue de notre œuvre naissante sur Fribourg. Pour ma part, je m'étais préparé dans le jeûne et la prière. Je voulais voir des gens se tourner vers Dieu. Nous avons monté un petit spectacle à partir de quelques chants et danses et de témoignages de foi personnels. Durant ce camp, l'Esprit m'a saisi à plusieurs reprises. Dans mon esprit, j'ai vu un homme très malade dans sa tente. Peu de temps après, je l'ai croisé physiquement dans l'une des allées du camping. Il était accompagné de sa femme. J'ai non seulement su immédiatement que c'était l'homme malade de ma vision, mais également qu'il avait un grave problème vasculaire au niveau du ventre ainsi que des difficultés de couple. C'était à nouveau une parole de connaissance. Or le contexte se prêtait bien à ce que j'en fasse part à ces inconnus. N'avais-je pas prié que le salut de Dieu se manifeste dans ces lieux ? Du haut de mes seize ans, je les ai arrêtés et leur ai timidement partagé ce que j'avais sur le cœur. En priant pour eux, j'ai senti la puissance de Dieu m'envahir et me traverser. Cet événement a conduit ces gens à rencontrer le Seigneur.

Cette série d'expériences m'a profondément marqué. Visiblement, la faveur de Dieu m'accompagnait. À l'issue de ce camp, j'ai pris une décision en mon for intérieur. J'étais habité par une vraie reconnaissance envers mes parents. Ces derniers m'avaient, en effet, enseigné et donné l'exemple d'une vie de foi riche et enracinée dans le Christ, non seulement dans leur pratique quotidienne mais également en venant se

DANS LES COULISSES D'UN MIRACLE

ressourcer avec leurs enfants dans des conventions chrétiennes. Toute ma vie de foi était également empreinte de cet héritage spirituel fort, apporté par les générations précédentes de ma famille. Mais je ne pouvais plus me contenter de *suivre*.

J'ai abdiqué devant Dieu et accepté d'entrer dans la vocation qu'il me confiait. J'ai fait alliance avec Dieu en lui disant :

« Je ne sais pas prêcher, je suis timide de nature, je ne sais pas ce que je vais dire, mais je suis prêt à t'obéir Seigneur. Je veux croire que tu vas remplir ma bouche. Mais voici ce que je te demande en échange de ma vie mise à ton service : quand je voyagerai pour toi et que j'aurai une femme et des enfants, je te demande de prendre soin d'eux. D'autre part, quel que soit le nombre de personnes qui m'écouteront quand je prêcherai ta Parole, je te demande de la confirmer par des signes et prodiges, des miracles et des guérisons ».

Le Seigneur m'a pris au sérieux. Jusqu'à ce jour, il a honoré sans faille cette alliance.

2

LE FEU N'A CESSÉ DE CROÎTRE

En 1986, je suis sorti de mon statut d'enfant pour entrer dans un nouveau rôle d'ouvrier, sous l'ombre de mon père et au service de son œuvre pionnière. Mais il a néanmoins fallu une nouvelle rencontre décisive avec Dieu pour que je trouve le courage de témoigner publiquement de ma foi et que j'entre dans ma vocation, porteuse de cette dimension immédiatement surnaturelle.

J'étais alors à Francfort, pour la *Fire Conference*¹ du grand prédicateur allemand Reinhard Bonnke. Pour la petite histoire, nous le connaissons avant qu'il ne devienne célèbre, à l'époque où il venait prêcher en Suisse, à la Tanne et à Savigny, notamment. Mais ce jour-là, j'ai été subjugué par la passion et l'autorité avec lesquelles il prêchait et par l'ampleur de sa vision. Sur l'écran géant posé devant l'assistance défilait un reportage présentant les grandes campagnes d'évangélisation de Reinhard Bonnke sur le continent africain. Cette œuvre a permis à des millions d'Africains d'être guéris, libérés, remplis du Saint-Esprit et de s'engager dans des églises locales. Le public allemand, ce jour-là, scandait la vision de l'œuvre de Reinhard Bonnke comme un slogan : « L'Afrique sera sauvée ! L'Afrique sera sauvée ! L'Afrique sera sauvée ! ». Alors qu'un feu intérieur me saisissait, j'ai crié de mon côté : « L'Europe sera sauvée ! L'Europe sera sauvée ! L'Europe sera sauvée ! ». Ce n'était pas un souhait ou un désir né d'une frustration, mais vérita-

¹ Conférence de feu en français.

blement le cri de l'Esprit Saint lui-même et la parole qu'il avait écrite en lettres de feu sur mon cœur. Durant cette conférence, Reinhard Bonnke lui-même m'a imposé les mains.

Ce feu dévorant m'a poussé à me mettre en mouvement et à faire des choses que je n'avais jamais faites auparavant. Ce feu m'a aussi instruit ! La priorité de Jésus n'est pas de constituer et d'animer des clubs religieux mais plutôt de rechercher ceux qui se perdent. Or l'Église fait parfois davantage penser à un bateau de croisière qu'à un canot de sauvetage. Est-il juste que les responsables consacrent du temps à faire de la croisière un bon moment alors que dans les flots autour d'eux, une multitude est en train de se perdre pour l'éternité ? Je crois que la place des disciples du Christ se trouve dans les canots de sauvetage. Je crois qu'ils sont appelés à mettre toute leur énergie pour sauver les gens de la noyade, si ces derniers sont prêts à être secourus. Nous sortirons les flûtes de champagne et les petits fours pour fêter ces sauvetages réussis et non pour nous féliciter d'être parmi les privilégiés.

La plupart des Européens ont eu une éducation religieuse mais n'ont jamais entendu l'Évangile clairement et encore moins goûté à sa réalité. Ils ne se doutent pas que Dieu les connaît personnellement, les aime et veut le meilleur pour eux. Ils ne savent pas non plus qu'il veut également les délivrer de leurs mauvais penchants et de toutes les malédictions qui les accablent. S'ils sont déçus, ce n'est pas de Dieu, mais de ce qu'ils en ont perçu : une religion faite de discours et de rites humains. Quand bien même cette religion serait porteuse de bons sentiments, ce n'est pas elle qui sauve, mais Jésus, dans sa personne.

Lorsque l'on reçoit un mandat divin, la vie met toujours sur notre chemin des pompiers bienveillants pour éteindre le feu du Saint-Esprit qui brûle en nous. Lorsque je suis revenu d'Allemagne, certaines personnes bien intentionnées m'ont averti : « Ton enthousiasme est compréhensible, mais tu verras, cela va retomber. Tu reviens d'une convention où la foule t'a porté, mais attends lundi et tu vas retrouver ton quotidien d'apprenti ». Ces personnes se sont trompées.

J'ai effectivement retrouvé mon bureau, mes collègues en complet cravate et l'ambiance feutrée de la banque régionale. Je leur avais envoyé une carte postale sur laquelle j'avais écrit au feutre noir : « Jesus lebt !

Europa soll gerettet werden !² » Elle était maintenant affichée bien en évidence sur le tableau du personnel. Jusqu'alors, j'avais toujours eu de la retenue à témoigner publiquement de ma foi.

Maintenant, je voulais annoncer l'Évangile. J'avais visionné des vidéos tournées en Afrique sur lesquelles on voyait les foules accourir pour entendre l'Évangile. Tout feu, tout flamme, j'ai eu l'idée de reprendre le même concept en Europe et de le mettre à exécution sans délai. Je voulais louer les stades, à commencer par le terrain de foot de Romont, la ville voisine. Mais les démarches se révélèrent plus compliquées que prévu. Soucis, oppositions, même les gens de notre église maintenant constituée n'étaient pas très enthousiastes. Nous étions dans une région catholique à 100% ou presque, qui ne comptait quasiment pas d'églises évangéliques. Là-dessus, le Seigneur m'avertit : « Un mouvement d'annonce de l'Évangile tel que tu l'ambitionnes nécessite un travail préparatoire beaucoup plus ancré dans la prière ». C'est donc à cette époque, en 1988, que j'ai lancé des réunions de prière tous les samedis matins, lesquelles ont duré pendant dix ans.

Prière de cave

Nous avons commencé nos réunions de prière dans la cave d'une maison du village de Berlens. Nous nous retrouvions à quatre heures du matin. J'étais souvent déjà pris la veille, le vendredi soir, pour témoigner de ma foi en public et je terminais tard dans la nuit. Peu importe, à quatre heures, une heure avant que Paris s'éveille, j'étais présent dans cette cave pour la prière. Puis nous avons « déménagé » à Ursy, à quinze kilomètres de là, avant de revenir à Berlens, mais dans un salon cette fois. De plus en plus de gens, jeunes et moins jeunes, nous rejoignaient dans ces réunions de prière. Ils aspiraient eux aussi à voir naître un mouvement de Dieu dans notre région et dans toute l'Europe. Ces moments de prière m'ont confirmé que l'Europe était bel et bien dans l'attente de découvrir la lumière de l'Évangile. Cette vision s'est imprimée dans mon cœur : je voyais des gens accourant des montagnes et des collines par milliers pour venir entendre le message du Christ. Une fois par mois, c'est-à-dire une rencontre de prière sur quatre, la veillée se transformait en une nuit complète de prière, qui débutait la veille

² Jésus est vivant ! L'Europe sera sauvée !

au soir à vingt heures et se terminait à huit heures le lendemain matin. Notre petit groupe comptait vingt personnes, puis cinquante, certaines fois plus encore. Nous avions faim et soif de voir Dieu à l'œuvre. Je présidais moi-même tous ces moments.

Cette prière hebdomadaire s'est poursuivie pendant dix ans. Aujourd'hui, la région récolte les fruits des prières prononcées durant ces années et je les récolte aussi dans mon propre ministère. Remplir des stades est un exploit qui demande une prière fervente et fidèle, comme Dieu lui-même me l'a enseigné à cette époque.

Parallèlement, pendant tout ce temps, je progressais dans mon dialogue avec la personne du Saint-Esprit. J'ai découvert qu'il avait des émotions, positives ou négatives. J'ai compris que je pouvais le réjouir ou l'attrister. Or comme je l'aimais, j'avais envie de lui faire plaisir. Le fait de l'attrister me faisait mal au cœur, à moi aussi. J'ai découvert qu'il était un vrai gentleman, sans aucune dureté et même... hypersensible. J'ai développé ma propre sensibilité à sa présence et à ses réactions. J'ai jeûné pendant de longues périodes et ce, à plusieurs reprises afin d'accroître encore l'expérience que je faisais de lui. Je restais longuement assis sur mon lit, sans bouger, de peur que la Sainte Colombe ne s'enfuie. C'était un peu extrême, peut-être. Mais j'avais tellement soif de sa présence. J'étais comme amoureux.

« Le Saint-Esprit est le baiser de Dieu », disait Bernard de Clairvaux.

Mais cela m'a déconnecté de la vie. Je ne regardais plus ni télé ni film. Je ne sortais plus, même avec mes amis du groupe de jeunes chrétiens. Je préférais passer du temps dans ma chambre, dans le recueillement, à lire la Bible, dans la contemplation de Dieu. À plusieurs reprises, j'ai mené des jeûnes prolongés. J'étais trop maigre et mes parents ont mis le holà.

J'ai aussi appris à obéir à la voix du Saint-Esprit et à ses impulsions. Plusieurs fois, je me réveillais au milieu de la nuit avec la forte impression que je devais prier. Alors je le faisais. Je m'arrêtais au volant de ma voiture, sans savoir pourquoi. Juste par obéissance. J'ai appris à vivre mon quotidien avec lui. Aujourd'hui, nous communiquons comme des amis intimes. Je ne cherche plus ma volonté, mais la sienne. Je ne me fonde plus sur mes sentiments mais j'essaie d'être attentif aux siens. Chaque

fois que j'y prête attention, je ressens sa proximité. Cela a commencé comme un apprentissage prioritaire, puis cette proximité est devenue telle qu'elle me demande aujourd'hui beaucoup moins d'efforts qu'au début. Plus je grandis dans cette dimension et moins je me demande si ce que je fais est juste ou non. Certaines fois, je dois prendre un temps de pause afin de discerner la volonté de Dieu dans telle ou telle situation. À d'autres moments, je le sais tout de suite. C'est en moi. « *Nous avons la pensée de Christ* », disait Saint Paul (1 Corinthiens 2, 6). C'est un mystère. Le mystère de Dieu qui vit en nous et nous en lui. Mais j'ai appris que le Saint-Esprit n'est pas égal à mon raisonnement humain. Les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées (Ésaïe 55, 8). Parfois, ses impulsions n'ont pas de sens, mais j'obéis tout de même.

Jeune pommier

Autant la prière était importante, autant l'action l'est également devenue. Avec une équipe d'amis chrétiens, je prêchais à Romont, à Yverdon, à Vevey, à Genève et à Sion sur les places publiques ou même debout sur les fontaines. Nous chantions, accompagnés d'un groupe de musique, au kiosque à musique de Montreux et de Lausanne-Ouchy. Nous venions témoigner dans les fêtes villageoises, les girons de jeunesse³, dans les bars. J'ai reçu des moqueries et des coups. J'ai même été arrêté par la police. Nous avons monté des spectacles, loué des scènes communales, comme à Puidoux où l'événement a été nommé « Puidoux Puissance ». Oui, nous avons choisi ce mot qui est l'un de mes favoris : la puissance, selon qu'il est écrit : « *Le Royaume de Dieu ne consiste pas en paroles, mais en puissance* » (1 Corinthiens 4, 20). Nous avons monté des haut-parlers sur une jeep et nous parcourions les rues des localités du Lavaux en invitant les habitants à venir voir la puissance de Dieu à l'œuvre ce soir-là. Le feu qui m'habitait s'exprimait avec mon audace de jeune homme et j'étais un peu extrémiste. Je ne suis pas sûr que cela ait porté beaucoup de fruit, mais je n'ai aucun regret car j'ai agi avec un cœur entier. J'étais en formation. Je donnais tout. Mon équipe était habitée par ce même feu. Ensemble, nous foncions.

3 Rencontre festive et sportive locale organisée pour les jeunes.

Aujourd'hui, je ne fais plus les mêmes efforts. Pourtant, mes actions portent probablement cent fois, peut-être mille fois plus de fruit. Attention, je ne dis pas que des jeunes gens qui viennent de rencontrer Dieu ne peuvent pas être utilisés puissamment. C'est même le contraire. Mais la nature nous instruit : un jeune pommier ne porte pas de fruits la première saison et souvent pas la deuxième non plus. À maturité, il en portera des centaines et des milliers, même jusqu'à son grand âge.

C'est aussi la mise en pratique qui m'a enseigné ce qui, dans l'annonce de l'Évangile, porte du fruit en plus grande ou en plus petite quantité. Ma préoccupation était que les gens rencontrent le Seigneur. Je me suis rendu compte que les passants partaient quand on annonçait immédiatement la couleur. Aussi, j'ai testé toutes les approches à disposition sur le marché : la distribution de tracts, l'organisation de petits spectacles musicaux et chorégraphiques. J'ai même tenté d'haranguer les passants ou les clients attablés en terrasse avant de me rendre compte que cela ne marchait pas et que je devais plutôt me concentrer sur des entretiens personnels. J'ai également tenté d'appliquer les cours « Évangélisation Explosive », où l'on apprend à déclarer sa foi en moins de deux minutes, le porte-à-porte, la charité, les gestes amicaux et autres services rendus sans une parole. J'ai tout testé personnellement. Cette série d'expériences m'a démontré que le *miraculeux* est souvent ce qui fait véritablement la différence et non la qualité de nos discours ou toute autre technique de communication.

C'est alors que nous avons organisé une première « réunion de guérison » à Vaulruz : nous allions y annoncer l'Évangile et prier pour les malades. Nous avons déposé une invitation dans chaque boîte aux lettres du village et sur les pare-brise des voitures. Nous avons placardé des pancartes dans tout le village. J'avais sillonné les rues avec un micro et des enceintes en invitant les habitants à la réunion du soir, qui avait lieu dans l'arrière-salle du restaurant du village, en annonçant : « Jésus est là, Jésus va guérir ». Parmi les quatre-vingts Fribourgeois qui sont venus ce soir-là, plusieurs ont fait le choix de suivre Jésus et j'en côtoie encore certains aujourd'hui. Il est aussi venu un homme bien connu de la région, issu d'une famille violemment opposée à l'Église et qui habitait une ferme hantée. Il souffrait d'épilepsie. Il a été guéri par la puissance de Dieu et sauvé.

Noces missionnaires

J'ai toujours déclaré que je ne voulais pas me marier avant l'âge de trente ans, car j'étais trop occupé par les affaires de Dieu. Je m'imaginai avoir un jour une famille, mais pour l'instant, je me protégeais en étant d'une grande froideur avec les filles. J'ai pourtant rencontré à l'âge de douze ans celle qui allait plus tard devenir mon épouse, dans le jardin de Werner Lehmann, notre futur pasteur. Six ans ont ensuite passé avant qu'une amie commune me glisse qu'elle m'avait vu, dans la prière, marié avec Josiane. Mes futurs beaux-parents et leur fille fréquentaient en effet nos réunions de prière itinérantes. Cette confiance confirma la pensée qui m'habitait depuis un certain temps. J'ai donc invité Josiane à un rendez-vous particulier et sous l'angle de la plaisanterie, je lui ai dit qu'il s'agissait d'une rencontre de prière. Je l'ai emmenée dans un bar et nous avons commandé, elle un café et moi un Rivella. Je lui ai demandé si elle était prête à me suivre et lui ai donné mes conditions, comme lorsque j'ai fait alliance avec Dieu. Je lui ai expliqué que j'avais reçu un appel de Dieu et que cela se concrétiserait en pratique par de nombreux voyages pour aller annoncer l'Évangile en Suisse comme à l'étranger. Si elle aussi se sentait appelée à ce mariage, elle devait être prête à servir Dieu avec moi. Je reconnais que je n'ai pas été très romantique. Aujourd'hui, j'essaie de me rattraper !

Nous nous sommes fréquentés sérieusement pendant trois ans. Chaque semaine, nous nous retrouvions en tête-à-tête le samedi matin à huit heures, à l'issue de notre réunion de prière. J'avais simplement le temps de la ramener à la maison depuis Berlens. Ensuite, je partais évangéliser dans les rues.

Heureusement, ma chérie était habitée par un grand amour pour le Seigneur et brûlait de son feu, tout comme moi. Nous nous sommes mariés fin octobre 1992. Deux jours plus tard, nous partions en mission.

Le Rideau de fer venait alors de tomber et l'Europe de l'Est s'ouvrait. Mon père nous avait donné le contact d'un pasteur de Kiev. Six mois avant notre mariage, nous avons planifié de gagner l'Ukraine avec une voiture remplie de Bibles, de médicaments et d'aliments pour notre voyage de noces. En plus, le Seigneur nous avait convaincus de donner tous nos biens avant de nous marier. J'ai même donné la télévision

et le magnétoscope que j'avais acquis pour me former en regardant des enseignements sur vidéo. Quant à la voiture, qui appartenait à ma femme, nous avons résolu de l'offrir sur place au pasteur de Kiev. Sa fonction de président d'une fédération d'églises charismatiques l'obligeait à desservir des communautés disséminées dans tout le pays et ce, avec des moyens de transports limités.

Toute la nuit précédant notre départ pour ce fameux voyage de noces aux allures missionnaires, une tempête se déchaîna dehors et fit monter en moi un sentiment d'anxiété à l'idée de ce voyage. Cette sensation se confirma en constatant que notre route était barrée par une grosse branche tombée pendant la nuit. Je fus obligé de la porter pour dégager un passage à notre véhicule. À vrai dire, je n'aime pas trop l'aventure. En bon Suisse, je préfère les plans réglés comme du papier à musique. Mais nous y sommes allés, mûs par la foi.

Nous avons traversé l'Autriche puis la Hongrie. À la douane ukrainienne, nous nous sommes placés derrière une longue file de véhicules. L'ère soviétique était encore perceptible. Le simple passage de la frontière nécessitait une paperasserie compliquée, accompagnée d'un contrôle systématique des véhicules. Les douaniers, très motivés, allaient jusqu'à passer un miroir sous chaque voiture. Nous savions qu'après cette frontière, c'était le saut dans l'inconnu. La mafia régnait alors en maître dans une région livrée à l'anarchie et au délabrement. L'approvisionnement en essence était plus qu'incertain. Nous sommes ainsi entrés en Ukraine après plusieurs heures d'attente.

Notre jauge à carburant était maintenant au minimum. Nous avons prié et continué à rouler vaille que vaille. Il faisait maintenant nuit dans les Carpates, qu'il fallait de plus traverser sans GPS ni carte. J'étais terrifié. Après quelques heures de sommeil dans la voiture, nous avons repris la route. Notre jauge ne bougeait plus, par contre, nous continuions de nous approcher de Kiev. Quelques centaines de kilomètres plus tard, nous avons compris que Dieu opérait un miracle.

Une trentaine d'heures après notre départ, nous sommes arrivés à Kiev où nous n'avions que le nom de notre contact, le pasteur Anatoli Gavrilyuk, mais aucune adresse postale. La seule chose à faire était de tenter notre chance dans un lieu public de grand passage. Nous avons

donc gagné l'aéroport et je me suis adressé à un chauffeur de taxi en lui montrant le nom de notre contact inscrit sur un billet. Parmi des centaines de personnes, nous sommes tombés sur celle qui connaissait notre destination. À nouveau, c'était inespéré. Le chauffeur de taxi est remonté dans sa voiture et nous l'avons suivi dans les rues de la capitale jusqu'au moment où il nous a fait signe que nous étions arrivés à bon port.

Nous avons fait connaissance d'Anatoli Gavrilyuk et de son épouse, livré nos marchandises et finalement passé dix jours chez nos hôtes, lesquels ont partagé généreusement avec nous leurs repas frugaux. Le pays était nouvellement ouvert. Les besoins de cette population s'avéraient immenses. Nous avons voulu dès lors annoncer l'Évangile.

En ville, non loin de chez nos hôtes, j'avais repéré un grand bâtiment d'école. Je suis allé frapper à la porte, au culot. J'ai demandé si je pouvais parler aux élèves. La personne qui nous a ouvert nous a dit que c'était impossible. J'ai insisté :

– J'ai un message particulier qui vient directement de Dieu.

On m'a alors conduit auprès de la directrice à laquelle j'ai présenté à nouveau ma demande. Les cours ont été interrompus dans toutes les classes et je me suis retrouvé après une vingtaine de minutes dans la salle commune de l'école, devant huit cents élèves et l'ensemble du corps enseignant. Avec un allemand scolaire, traduit en ukrainien, j'ai prêché l'Évangile dans la simplicité : un Dieu Créateur qui est bien réel, qui aime l'être humain, qui veut le sauver au travers de son Fils Jésus et changer son quotidien. J'ai dénoncé le mensonge proféré par l'idéologie communiste selon lequel Dieu n'existerait pas. Ils avaient été enfermés dans cette croyance pendant des décennies. Finalement, j'ai demandé qui voulait se donner à Dieu et l'accepter comme Sauveur et Seigneur. Tout le monde a levé la main. Je me suis tourné vers mon traducteur et lui ai dit :

– Ces gens n'ont pas compris. Je vais recommencer du début.

Je voulais être sûr qu'ils comprennent bien qu'il s'agissait d'un acte de repentance sincère pour tous leurs péchés et que cela engendrait pour eux un réel changement de vie. Tout le monde a de nouveau levé la main.

– Je pense que vous n'avez pas compris, ai-je insisté auprès de mes auditeurs. Ne levez pas la main simplement pour faire plaisir au visiteur étranger. Levez la main uniquement si vous acceptez de faire confiance à Jésus et de marcher avec lui pour toujours.

Face à une forêt de mains levées pour la troisième fois, j'ai admis que ces jeunes Ukrainiens étaient mûrs pour recevoir l'Évangile et je les ai conduits dans une prière de conversion. Le Seigneur a sauvé des centaines d'élèves et plusieurs enseignants ce jour-là.

La directrice était restée impassible pendant toute la rencontre et elle m'a prié de venir dans son bureau. Je l'ai suivie avec son adjoint et les traducteurs. Elle a fermé la porte à clé derrière elle. Je me suis demandé quelle était son intention. Allait-elle appeler la police ? Sitôt assise derrière son bureau, elle a fondu en larmes.

– Depuis ma tendre enfance, on m'a dit que Dieu était une invention. Je me rends compte aujourd'hui qu'il existe vraiment. Moi qui l'ai ignoré toute ma vie, pensez-vous qu'il m'aime assez pour m'accepter ?

Je lui ai annoncé l'Évangile et j'ai prié pour elle. Elle a accueilli le Seigneur.

Une fois sorti du bâtiment, une jeune fille m'a interpellé en criant mon nom dans la rue.

– Monsieur Trachsel ! Monsieur Trachsel ! Ma maman est paralysée sur son lit depuis douze ans et vous avez affirmé que Dieu guérissait encore aujourd'hui. J'aimerais que vous veniez chez nous.

En moi, l'Esprit confirmait. J'ai alors dit à cette fille :

– Retourne chez toi et fais venir tous tes amis, parce que Jésus va venir vous visiter, toi et toute ta famille.

Une demi-heure plus tard, je me suis présenté à l'adresse indiquée par la jeune fille. Leur logement se situait dans un de ces immeubles soviétiques façon blockhaus. Le hall d'entrée était déjà bondé ainsi que la cage d'escalier, jusqu'à l'étage où habitaient mes hôtes. La jeune fille avait ameuté le quartier tout entier. Je me suis faufilé et l'on m'a rapidement conduit vers le lit de la maman. Le père avait quitté sa famille il y a longtemps. J'ai annoncé l'Évangile en parlant le plus fort possible,

LE FEU N'A CESSÉ DE CROÎTRE

afin que tout le monde m'entende. Pratiquement toutes les personnes présentes ont accepté Jésus. Ensuite, j'ai repris à mon compte la parole que le Christ avait prononcée dans une situation identique à la mienne (Matthieu 9, 6) :

– Femme, afin que tu saches que tes péchés sont pardonnés, lève-toi maintenant, dans le nom de Jésus et marche !

La maman s'est levée instantanément. Une explosion de joie dans tout l'immeuble a suivi. Les voisins voulaient absolument que je les touche et leur impose les mains.

Les jours suivants, nous nous sommes rendus dans d'autres localités, notamment la ville de Berditchev, où la deuxième plus importante communauté juive de toute l'ancienne URSS fut massacrée lors de la Deuxième Guerre mondiale. Nous avons sillonné les rues en voiture, munis de porte-voix. Nous avons clairement fait savoir pourquoi nous étions là. Rapidement, quelques personnes se sont approchées de nous. Nous avons prié pour elles et la puissance de Dieu s'est manifestée. Des gens ont été guéris miraculeusement, qui sont allés chercher tous leurs proches et un attroupement s'est bientôt formé autour de nous. Ce jour-là, j'ai rencontré une population que je n'avais jamais côtoyée jusqu'alors : j'ai vu des gens difformes, désarticulés et des enfants avec des têtes énormes venir à moi. Plus que le dégoût, c'est la compassion qui m'a saisi, c'est-à-dire que j'ai reçu une mesure toute spéciale de l'amour de Dieu pour cette humanité souffrante. Là aussi, des centaines de personnes ont répondu à la présentation de l'Évangile.

Un soir, notre hôte et sa femme sont venus me trouver tout tremblants et ils m'ont dit :

– Il y a des hommes dans la rue qui sont en train de voler ta voiture.

Mon sang n'a fait qu'un tour, car je considérais cette voiture comme la propriété de Dieu. Elle était destinée à faciliter son œuvre. Elle n'avait pas à tomber entre les mains de voleurs. Mon hôte a compris mon intention et il a tenté de me dissuader :

– Si tu sors, ils te descendront.

J'ai prié brièvement avec ma femme et je suis sorti de l'immeuble. Ils étaient trois ou quatre autour de notre voiture. Je tremblais comme une

feuille mais en même temps, je recevais une adrénaline surnaturelle. Ma foi, à ce moment-là, était comme inébranlable. En une fraction de seconde, j'ai ouvert la porte du conducteur, sauté dans la voiture et disparu sans demander mon reste. Je suis revenu à pied chez notre hôte après avoir garé la voiture ailleurs.

Notre séjour touchait à sa fin et nous devions maintenant remettre la voiture au pasteur Gavrilyuk qui nous avait accueillis et accompagnés. Tel était l'objectif initial de notre voyage. Mais le Seigneur souhaitait autre chose. Intérieurement, j'eus la nette impression que je devais tendre les clés non à notre hôte, mais à son assistant. C'était un Zimbabwéen qui était venu se former comme ingénieur en aviation civile. Il était issu d'un de ces pays africains qui avaient tenté l'expérience communiste. « Donne les clés à l'Africain », me soufflait le Seigneur. Après avoir bataillé quelques instants avec lui, j'ai compris que l'injonction était claire et qu'elle venait du Saint-Esprit.

Pour la petite histoire, cet homme nommé Henry Madava a été encouragé par notre cadeau à lancer son propre ministère. Deux mois après notre passage, il fondait sa propre église, la *Victory Church*. Aujourd'hui, c'est une *megachurch* de sept mille fidèles. Nous sommes restés des amis proches. J'ai en haute estime son ministère.

Nous sommes revenus en avion après un détour par Moscou où survinrent de nouveaux ennuis : on nous a tiré dessus devant notre hôtel. Des hommes sont venus frapper à notre porte pour tenter de nous enlever. Josiane est tombée malade suite à une intoxication alimentaire et elle a eu des problèmes de foie pendant plusieurs années. Mais le Seigneur a veillé sur nous.

Nous avons débuté notre mariage sans rien posséder. En même temps, j'avais franchi une étape pendant ce voyage de noces en Europe de l'Est. J'avais montré à Dieu mon sérieux pendant mes années d'adolescence et je m'étais abandonné à lui, ne regardant ni à ma réputation ni même à ma sécurité.

J'avais commencé chez moi, dans mon village, à frapper aux portes puis dans les localités de Suisse romande. Partout où je voyais une opportunité d'annoncer l'Évangile, je m'engageais. Mais c'est à l'occasion de ce voyage en Ukraine que le miraculeux s'est vraiment installé dans mon

LE FEU N'A CESSÉ DE CROÎTRE

ministère, même si j'avais déjà assisté à des guérisons miraculeuses. La connaissance théorique que j'en avais est devenue une réalité.

Depuis la *Fire Conference* de Reinhard Bonnke, un feu dévorant m'habite que rien ne peut éteindre. C'est ce feu qui a développé en moi un esprit pionnier et conquérant et qui m'a poussé à sortir de ma zone de confort. Il m'a conduit à vouloir constamment repousser les limites de ce que j'expérimente dans la foi.

On m'a prévenu que ce feu diminuerait au fur et à mesure que je me frotterais à la vie et aux responsabilités associatives, professionnelles et familiales, car celles-ci capteraient mon énergie. Or il n'a fait qu'augmenter. Lorsque je me suis marié, ce feu est devenu plus fort. Lorsque notre fille aînée est née, en 1994, j'ai senti ce feu grandir et ce, de manière accrue à chacune des trois naissances qui ont suivi. Aujourd'hui, à l'âge où j'écris ce livre, il n'a jamais brûlé aussi fort.

3

COMMENT J'AI VAINCU LE GÉANT

Lorsque j'ai été baptisé, à l'âge de dix-huit ans, c'est mon grand-père maternel qui m'a communiqué mon verset de baptême, ce verset de la Bible qui accompagne le baptisé toute sa vie et qui est lié à sa destinée. Déjà conscient d'avoir reçu une vocation, je m'attendais à une parole prophétique d'un certain poids et d'une certaine longueur, or mon grand-père m'a simplement lu le verset d'Ésaïe 43, 1-3 adressé à tout Israël :

« Sois sans crainte, car je t'ai racheté, je t'ai appelé par ton nom : tu es à moi ! Quand tu traverseras l'eau profonde, je serai avec toi ; quand tu passeras les fleuves, tu ne te noieras pas. Quand tu marcheras au milieu du feu, il ne te brûlera pas ; les flammes ne te toucheront pas. En effet, moi, le Seigneur, je suis ton Dieu. Moi, le Dieu saint d'Israël, je suis ton sauveur. »

Ce choix était divinement inspiré. J'ai surmonté dans ma vie une quantité impressionnante d'obstacles et d'oppositions. Mais aucun ne fut plus fort et plus tenace que ma propre peur. Encore aujourd'hui, je reste tiraillé entre ce géant et la parole de Dieu à laquelle je veux croire.

Autant j'ai grandi dans un environnement moralement, affectivement et même matériellement sécurisant, autant la peur a toujours été présente, comme une sorte de monstre. Elle m'a poursuivi sans jamais me lâcher. Lorsque mes parents m'envoyaient chercher un produit à la cave

ou mes grands-parents du bois dans le bûcher, je tremblais à l'idée de tomber sur un cambrioleur ou un renard. Je faisais un cauchemar où j'étais dévoré par des lions. À côté de cela, je détestais prendre la parole en public. Chacun connaît le trac qui vient s'installer au moment de devoir réciter la poésie devant toute la classe. Chez moi, c'était une véritable boule au ventre. De même lorsque le maître nous rendait nos épreuves corrigées et lorsque je devais passer des examens.

Certaines personnes sont confiantes, d'autres sont craintives. Je fais partie des secondes. C'est une faiblesse de ma nature. Chaque être humain en a une ou plusieurs qui lui sont propres. Je suis naturellement peureux et encore moins entreprenant. Je n'ai pas le goût du risque et du défi. Je préfère lire au coin de feu dans un environnement que je connais. J'ai reçu une formation professionnelle de banquier, en Suisse, laquelle a cimenté en moi la planification, la maîtrise du risque et le protectionnisme. Ma nature ne me prédisposait donc pas du tout à la vocation que j'ai reçue. Le fait de vaincre mon géant, à savoir ma peur, était absolument nécessaire pour entrer pleinement dans mon appel.

Surmonter la peur par la foi obéissante

Je me souviens de la première parole de connaissance que j'ai donnée, à l'âge de seize ans, au cours de cette année charnière où j'ai assumé ma vocation. Un soir, j'ai rejoint avec quelques amis un groupe de jeunes chrétiens qui se retrouvaient pour prier et échanger ensemble à Payerne. Nous étions une vingtaine de personnes, assises en cercle. À un moment donné, le Seigneur m'a signalé qu'un des jeunes du groupe avait de sérieux problèmes de dos. Il fallait que je lui en fasse part. Mais j'étais totalement inexpérimenté. Je commençais à peine à sortir d'une enfance marquée par l'exclusion, la peur et une grande timidité. Et pourtant, je devais exprimer ce que le Seigneur me confiait. J'ai pris mon courage à deux mains et j'ai demandé la parole. Tremblant comme une feuille, rouge comme une pivoine, j'ai déclaré :

– Je sens que Dieu veut guérir l'un d'entre nous.

Comme personne ne répondait, j'ai insisté. Quelqu'un s'est déclaré.

Cette personne a confirmé qu'elle était malade. J'ai prié pour elle et elle a été guérie instantanément.

COMMENT J'AI VAINCU LE GÉANT

Cette première expérience m'a enseigné que la manifestation de Dieu à travers moi dépendait non de mes capacités humaines, mais de mon obéissance. Lorsqu'il me parlait, il attendait que je mette ma foi en action, en lui faisant confiance.

C'est ainsi que j'ai pu vaincre ma peur pour proclamer le témoignage du Christ, en gardant toujours avec mes interlocuteurs une attitude de respect, de prévenance et en me gardant du prosélytisme. La foi fondée sur nos propres idées humaines, volontiers arrogantes et orgueilleuses, ou bien nos souhaits ou nos ambitions ne constitue pas la foi, mais de la simple présomption. Sauter dans la piscine quand on ne sait pas nager, c'est de la présomption.

« Je dis à chacun d'entre vous de ne pas entretenir de prétentions excessives, mais de tendre à vivre avec pondération, chacun selon la mesure de la foi que Dieu lui a donnée en partage » (Romains 12, 3).

Or *« la foi vient de ce qu'on entend et ce qu'on entend vient de la Parole de Dieu » (Romains 10, 17)*. Une parole de connaissance est une parole de Dieu révélée par l'Esprit. Un cœur humble et soumis à Dieu trouvera sa force dans la foi en la Parole de Dieu et cette foi nous donnera d'accomplir des choses extraordinaires.

Lorsque j'étais à l'école professionnelle, je priais régulièrement pour ma classe, mes camarades et mes enseignants. Un matin, le Seigneur m'a montré clairement qu'il voulait toucher l'un de mes camarades et manifester son amour paternel à toute sa famille. Je fus immédiatement confronté à un choix : parler de ma foi dans ce cadre scolaire ou me taire. Lui parler de ma foi m'a coûté énormément car je n'ai jamais été empli d'un sentiment de toute-puissance à l'heure où l'Esprit Saint me communique des paroles de connaissance.

Même lorsque celles-ci sont particulièrement fortes ou précises, je dois lutter intérieurement avec mes réticences. C'est d'autant plus difficile que la crainte donne parfois de très bons arguments :

« Ce n'est pas le bon moment, il ne faut pas indisposer ton interlocuteur, l'accabler encore plus ». Ou : « Tu vas perdre une amitié, un client, voire ton poste ». Chaque fois, cela a demandé une décision de ma part.

À l'école, j'ai dû surmonter précisément la peur du qu'en-dira-t-on, de la moquerie et des critiques. Or ce jeune homme était mûr et n'attendait que d'entendre la Bonne Nouvelle. Il s'est tourné vers le Seigneur.

Quelques années plus tard, j'ai été poussé à un pas de foi plus grand encore. C'était après notre mariage, à l'époque où je travaillais à la banque et où je priais régulièrement pour mes collègues et mes patrons. J'ai toujours maintenu cette habitude avec mes collaborateurs jusqu'à ce jour. J'étais juste un employé différent des autres, dont mes collègues connaissaient les convictions personnelles et les destinations de vacances inhabituelles, toujours reliées à des engagements missionnaires.

Nous étions assis, chacun derrière notre poste et je perçus nettement que mon responsable, hors de mon champ de vision, avait un problème majeur au niveau de la circulation de sa jambe. J'ai même vu sa vie défiler devant moi. Il avait des soucis qui l'empoisonnaient. Tout cela m'a été communiqué en quelques instants par le Seigneur. À nouveau, je fus tiraillé entre la perspective joyeuse de voir Dieu entrer dans la vie de cet homme pour le sauver et l'éventualité de faire face à une réaction brutale et à des sanctions. Une lutte entre le bien et le mal, entre la lumière et les ténèbres s'est opérée en moi. Ce combat avait une seule origine : la peur. Le Géant. Je décidai de croire que Dieu était avec moi. Je n'avais rien à craindre. Même si je perdais mon emploi, Dieu pourvoierait comme il l'avait toujours fait. Je n'étais pas dépendant de la banque pour ma subsistance et mon avenir. Ces derniers sont assurés par Dieu mon Père.

J'ai prié pour trouver la sagesse d'agir de la bonne manière dans cette situation. Le surlendemain, mon responsable m'a convoqué. Je me suis rendu dans son bureau en me préparant à faire le point sur les dossiers en cours et sans doute un peu plus, puisque j'avais prié dans ce sens. À peine étais-je entré qu'il a fermé la porte derrière moi et m'a dit :

– Monsieur Trachsel, je ne vous ai pas appelé pour l'un ou l'autre dossier professionnel. Je veux discuter avec vous de soucis personnels. J'ai de graves problèmes. J'ai appris que vous êtes croyant et pensé que vous pourriez m'aider...

Je l'ai interrompu :

– Monsieur, avant que vous n'alliez plus loin, sachez que Dieu m'a déjà montré tout cela pas plus tard qu'avant-hier. Dieu vous aime et je crois qu'il y a une solution pour vous.

Ensuite, je lui ai sobrement fait part de ce que j'avais perçu. Sa jambe allait très mal. La circulation était perturbée. Mon responsable m'a regardé avec de grands yeux. Il m'a dit d'approcher et, relevant son pantalon de complet, m'a montré une jambe toute bleue. J'ai repris la parole :

– Si Dieu m'a révélé cela, c'est qu'il veut vous toucher aujourd'hui, non seulement votre santé mais également toute votre vie et votre famille, vous libérer de l'esclavage dans lequel vous êtes. Si vous êtes d'accord, j'aimerais prier pour vous.

Alors que je priais pour lui, j'ai senti la puissance de Dieu couler à travers sa jambe, laquelle a repris une couleur normale. La guérison fut instantanée. Je voyais maintenant les larmes couler sur les joues de cet homme. Il m'a confié :

– J'aimerais suivre votre Seigneur, Monsieur Trachsel.

J'ai eu la joie, quelque temps plus tard, d'assister à son baptême. J'ai fait la connaissance de son épouse, laquelle avait un héritage croyant. Je leur ai rendu visite à plusieurs reprises pour accompagner leurs premiers pas dans la foi. Ce couple, jusque-là sans enfant, en a bientôt attendu un.

La peur est une puissance et une substance

En grandissant, la peur ne nous quitte pas. Les peurs infantiles cèdent la place à des défis réels mais non moins intimidants : crainte du danger, de manquer du nécessaire, d'échouer, de perdre la face en société. Cependant, je me suis rendu compte à travers les années que la plupart de ces craintes sont infondées.

J'ai eu à ce sujet une discussion avec Reinhard Bonnke qui m'a marqué. Depuis la *Fire Conference* de Francfort, nous avons appris à nous connaître et sommes devenus amis. Je l'ai interrogé :

– Reinhard, comment gères-tu la peur ?

Humblement, il m'a partagé sa réalité :

– Moi aussi, je suis confronté à la peur. Mais, la peur, c'est un fantôme. Comprends-tu ? C'est une création de notre esprit ou du monde invisible... Ce qu'elle nous montre n'existe pas en réalité !

Autant la peur est réelle, car elle me prend aux tripes et je ressens toutes les dimensions de ce sentiment intérieurement, autant elle peut être irrationnelle, l'objet de cette peur ne se réalisant pas. L'ascenseur ne va pas s'écraser.

La peur est une substance. Elle crée une atmosphère ; l'atmosphère même des ténèbres. C'est une puissance.

La peur nous met dans un cachot. Elle nous force en premier lieu à renoncer aux choses nouvelles qui nous mettraient trop au défi. Elle nous condamne à mener une vie tranquille, une vie en pantoufles devant l'écran ou la cheminée du salon. Mais sous son action, nous devenons rapidement incapables d'utiliser nos propres capacités. Comme les rats d'égout, les peurs engendrent à leur tour de nouvelles peurs et ainsi de suite pour finalement occuper tout l'espace. La peur à laquelle nous laissons libre cours peut littéralement amener le malheur. Je vois cela dans la vie de certaines personnes.

« *Ce que je crains, c'est ce qui m'arrive ; ce que je redoute, c'est ce qui m'atteint* » (Job 3, 25).

Ce mécanisme est véritablement celui d'une spirale qui nous attire vers le bas, nous étouffe, nous prive de notre destinée et finit par nous ensevelir pour de bon. Dans de tels moments, une seule option s'offre à nous : demander à Dieu son aide pour nous délivrer de ce cachot.

Précisons cependant que l'homme sain est habité par des peurs bonnes, qui alertent la prudence, augmentent la vigilance, empêchent la présomption ou la témérité sans sagesse.

À l'inverse, la foi biblique nous conduit à prendre des risques. Elle nous apprend à investir des lieux où l'on sera dépouillé et dépendant, mais où l'on sera victorieux en suivant notre Bon Berger. L'opposé de la peur n'est pas la foi, mais l'amour, l'amour de Dieu qui nous donne la foi.

Saint Jean écrit du reste :

« *L'amour parfait bannit la crainte* » (1 Jean 4, 18).

J'ai dû apprendre à quitter le terrain de mes peurs pour celui de la confiance et de l'obéissance aimante. Cela m'a ouvert de nouveaux chemins et m'a permis d'explorer de nouvelles perspectives, tel que le fait de prêcher en public, de prier pour les malades, de partir en voyage missionnaire et de réorienter ma carrière professionnelle.

Nouvelle saison professionnelle

Au début de l'année 1995, j'ai commencé à sentir que le monde bancaire dans lequel j'étais engagé depuis huit ans était en train de changer. Le banquier notable, intermédiaire financier, gestionnaire de fortune et autre pourvoyeur de crédits, allait devenir de plus en plus un vendeur de produits financiers et devoir fonctionner à l'instar d'un commercial. J'ai ainsi demandé à mon patron de pouvoir me former à la vente, au profit de notre banque. Il a catégoriquement refusé.

À cette époque également, mon meilleur ami, qui était responsable des ventes dans une société, m'a proposé une place. J'ai pensé que je pourrais élargir mon horizon professionnel et me former dans ce domaine qui m'attirait, pour ensuite revenir plus affûté dans mon métier de base.

J'avais deux autres soucis en tête : mes revenus et l'organisation de mon temps. Notre budget, pour commencer, était modeste pour notre famille qui comptait trois personnes : Josiane, moi-même et notre fille aînée Elsie. De plus, nous souhaitions avoir d'autres enfants. Par ailleurs, mes horaires de bureau ne me laissaient que les soirées et les week-ends pour exercer mon ministère, lequel comprenait, outre les « sorties » et les « missions », également tout un temps de préparation personnelle et organisationnelle. Or dans le nouvel emploi qui m'était proposé comme conseiller en publicité, je serais payé entièrement à la commission. Si j'avais du succès, comme je l'espérais, cela me permettrait non seulement de gagner mieux ma vie mais surtout, d'avoir davantage de souplesse dans l'organisation de mon temps, au profit du Seigneur.

Après avoir prié avec mon épouse, j'acquis la conviction que ce projet était dans la volonté de Dieu et démissionnai donc de la banque, même si j'aimais mon métier, notamment la gestion de fortune. J'ai tourné le dos à toute une éducation professionnelle typiquement helvétique pour plonger dans l'inconnu et passer d'une maîtrise complète du risque à l'absence de garantie. Que cela fut difficile intérieurement !

La peur de manquer et la peur d'échouer ont en effet été mes compagnes quotidiennes pendant toute une année. Chaque mois, chaque jour, il fallait recommencer à zéro, démarcher le client directement à la porte de son entreprise ou de son magasin, comme cela se pratiquait à l'époque. L'anxiété était si forte que mon épouse me préparait des repas spéciaux, en bouillie. J'ai vomi chaque jour pendant toute cette première année, même si au bout de quelques mois, je figurais parmi les meilleurs vendeurs de ma branche dans le pays et que notre situation financière était nettement meilleure qu'à la banque.

J'ai découvert que je me sentais à l'aise dans la vente et plus que cela, que je me passionnais pour cet art. J'ai ainsi pu rapidement apporter du changement, améliorer la pratique de ma nouvelle structure et monter une équipe de vendeurs. Les vomissements ont progressivement cessé. L'habitude a pris le dessus. Le succès s'est vraiment imposé. J'ai été bientôt nommé chef de vente. Ayant suivi quelques cours, j'ai acquis de la littérature et récupéré des manuels d'autres secteurs professionnels pour, fort de mon expérience de terrain, créer un cours nommé : « L'art de bien vendre ».

N'ayez pas peur !

Mon verset de baptême fut un fondement pour ma vie, un repère pour orienter ma ligne de conduite et une protection face à ce géant de la peur. Autant j'ai pu prendre des risques missionnaires et entrepreneuriaux dans ma vie, autant je reste fragile dans ce domaine et je dois me rappeler constamment la Parole de Dieu. Heureusement, il y a dans la Bible plus de 365 versets, un pour chaque jour, qui reprennent tous sous une forme ou autre ce « N'ayez pas peur ! » Cette parole fut celle par laquelle le pape Jean-Paul II inaugura son pontificat en 1978. Elle résonne encore aujourd'hui comme une parole prophétique pour toute notre génération :

COMMENT J'AI VAINCU LE GÉANT

« N'ayez pas peur ! N'ayez pas peur ! Ouvrez, ouvrez toutes grandes les portes au Christ, à sa puissance salvatrice. »

Ai-je définitivement vaincu ce géant de la peur ?

Les observateurs qui m'auraient vu, à l'époque où je rédigeais ce livre, opérer des miracles lors d'une série de rencontres à Grenoble et, deux jours plus tard, abattu par une situation financière particulièrement préoccupante, auraient probablement répondu que je n'étais pas encore tiré d'affaire. Certains auraient même déclaré qu'à quarante-huit heures de différence, je n'étais pas la même personne. Et pourtant, c'est bien le cas. Je connais mon humanité faible et faillible et j'ai aussi appris que je devais m'appliquer à moi-même le remède que je partage autour de moi : la foi. C'est peut-être paradoxal, mais autant je vois toujours le verre à moitié plein dans le monde invisible et dans celui de la guérison divine, autant j'ai tendance à voir le verre à moitié vide dans la vie de tous les jours.

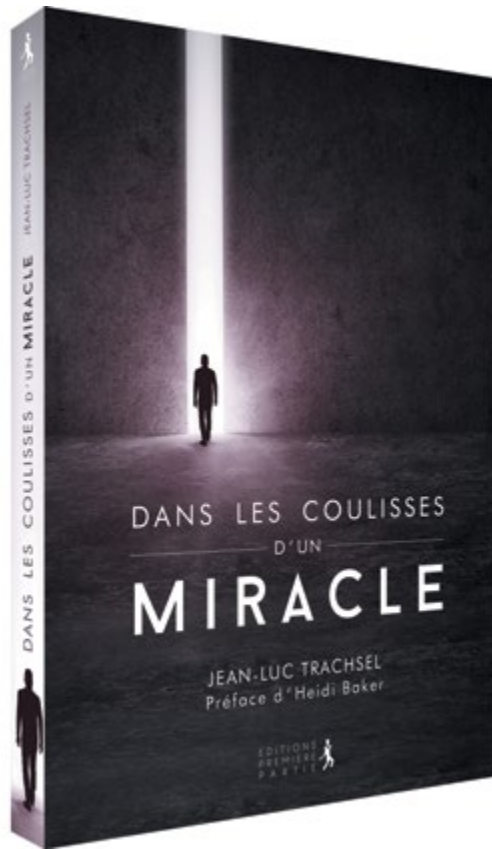
Et lorsque je prie pour les malades, je nourris encore bien souvent de l'appréhension. J'ai peur d'être blessant. Je sais que la personne malade est déjà affaiblie intérieurement, qu'elle se trouve en situation de doute et parfois même de désespoir. Moins que tout au monde, je ne désire la décevoir, lui faire de fausses promesses ou l'égarer sur des chemins sans issue. Une petite voix me dit : « Jean-Luc, ce serait mieux de t'abstenir et de te concentrer sur ce que tu maîtrises ». Si je prête attention à cette voix, je commence à tourner le dos à ma vocation. Et c'est là que je m'accroche à Dieu. Je me rappelle mon verset de baptême. Je m'efforce de remplir mon ministère dans l'humilité, la simplicité, la sagesse pour prier pour les malades, sans discours triomphaliste et j'avance avec la foi que Dieu va agir.

J'encourage chacun à mener ce combat intérieur. Chacun fait face à la peur. Pour moi, ce fut un géant. Pour d'autres, les géants seront la honte, le rejet, la rébellion ou le manque de ressources et de compétences. Pour certains encore, c'est une origine familiale ou ethnique.

Si je n'avais pas vaincu mon géant, jamais je n'aurais lancé une entreprise et développé une organisation para-ecclésiale, jamais je ne serais allé prêcher dans plus de soixante-dix nations, jamais je ne serais parti en mission dans les endroits parmi les plus démunis et les plus dange-

reux, jamais je n'aurais prêché l'Évangile à des dizaines et même probablement des centaines de milliers de personnes et vu des milliers de personnes être miraculeusement guéries. Mais parce que j'ai mis plutôt ma confiance en Dieu et ma foi dans sa Parole, non pour jouer au funambule mais chaque fois sur ses instructions, j'entre toujours plus loin dans mon pays promis.

Chacun a un pays promis différent, que ce soit dans le social, le médical, l'artistique, le milieu de l'entreprise. Peu importe, car Dieu ne fait jamais deux fois la même chose. Sur chacune de ces terres promises, nous trouverons des villes à conquérir et des géants à combattre. Si nous laissons Dieu agir en nous et au travers de nous, il nous donnera la victoire. Ainsi, nous entrerons réellement dans la promesse biblique : « *Tout est possible à celui qui croit* » (Marc 9, 23).



Nous espérons que cet extrait du livre de Jean-Luc Trachsel vous a plu. Si vous souhaitez lire le reste de l'ouvrage, vous pouvez vous le procurer aux éditions Première Partie.

Cliquez sur le lien ci-dessous:

<http://bit.ly/2xgnaqD>